

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 48

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176774>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

oreille, aux deux angles opposés de ce cabinet, la seconde entend très-distinctement tout ce que dit la première, parlant assez bas pour n'être pas entendue de ceux qui sont à côté d'elle.

Puisque je suis en Italie et au chapitre des échos, permettez-moi de vous rapporter encore une malice que j'ai lue dans un journal charivarique allemand : *Die fliegende Blätter* (si mon érudition ne me fait pas défaut).

On sait que, après la bataille de Solferino, les monarques belligérants eurent une entrevue à Villafranca. Napoléon III, arrivé le premier au lieu du rendez-vous, crut de son devoir d'aller au-devant de S. M. l'empereur d'Autriche. Après la conférence, celui-ci accompagna à son tour S. M. l'empereur Napoléon. Enfin, les monarques arrivèrent au lieu où ils devaient se séparer, et ils convinrent entre eux de consacrer le souvenir de ce lieu par un signe quelconque. Comme il y avait là un très-bel écho, il fut décidé que chacun crierait le nom de sa femme!! et voilà l'empereur des Français qui commence et crie :

Eugénie!... et l'écho dans le lointain répète: génie!!

Puis l'empereur d'Autriche :

Elisabeth!... et l'écho répond: bête!!

J'avoue que je trouve cet écho-là passablement impertinent, et je ne vous aurais certainement pas rapporté une pareille fable, si je n'avais pas eu l'intention de faire ressortir que même dans ce domaine il y en a.

P.

Nous avons été un peu vifs dans notre réplique à M. Delessert; nous l'avons été parce que nous pouvions croire qu'on s'était peut-être joué de nous. — Une explication que nous venons d'avoir avec M. Delessert nous a prouvé que notre susceptibilité était un peu exagérée, et nous voulons bien accorder à l'auteur de la nouvelle incriminée qu'il a simplement utilisé un procédé qu'il estime admis en littérature, savoir de construire une nouvelle sur un fond vrai.

Chers lecteurs, écoutez une petite anecdote :

Lorsque Galilée, dénoncé au tribunal de l'inquisition de Rome, fut forcé d'abjurer ce qu'on appelait ses *erreurs*, au sujet de ses travaux sur le mouvement de la terre, il frappa celle-ci du pied et ne put s'empêcher de dire à demi voix : « *Cependant elle tourne!* »

JEAN DE BROGNY.

Ces paroles semblèrent un trait de lumière pour le vieux monsieur qui, au fond de son cœur, était un homme bon et affectueux. Il fit venir vers lui le pauvre garçon qui, yeux baissés et le cœur palpitant, avait entendu ce dialogue. — Comment t'appelles-tu,

mon fils, et d'où viens-tu? lui demanda-t-il d'un ton amical. Le garçon fixa son grand œil limpide sur celui qui l'interrogeait, puis il répondit : « Je m'appelle Jean, et mon père s'appelle Allarmet; il demeure là-bas, en Savoie, à Brogny, près d'Annecy; chacun s'accorde à dire que les Allarmet sont une famille d'honnêtes gens, quoique pauvres. — C'est bien, c'est bien, je me plais aussi à le croire. Et je vois bien aussi que vous êtes pauvres. Mais quelle est ton occupation ici en ville? N'es-tu venu ici que par curiosité, ou bien cherches-tu de l'ouvrage? — Je ne suis ici qu'en passage, répondit l'enfant avec la plus grande simplicité. J'ai un grand voyage à accomplir, je vais à Rome étudier la théologie pour prendre les ordres.

Le marchand ne put réprimer un grand éclat de rire, en entendant le petit garçon lui dire cela si sincèrement. « Mille bombes! répondit-il enfin, tu as choisi là une belle profession; je voudrais que mon enfant en eût une aussi bonne, je l'envverrais étudier à Rome pour en faire un savant. » Le pauvre enfant, entendant le monsieur rire et railler, se prit à pleurer amèrement. « Je n'ai pas voulu vous tromper, dit-il en pleurant, vous m'avez demandé ce que je fais à Genève, et je vous ai répondu la pure vérité. »

Le marchand eut chagrin d'avoir si cruellement mortifié cet enfant que recommandait sa tournure honnête et franche. — « Là, là, calme-toi, dit-il affectueusement. Mais, ma foi, il y a loin d'ici à Rome, et je ne puis pas encore croire que tu me parles sérieusement. » — Et pourtant, mon bon monsieur, fit l'enfant, essuyant ses larmes avec les manches de son habit qui montrait la corde, je vous parle sérieusement. J'ai demeuré jusqu'ici chez mon père, j'ai gardé les bestiaux du village et n'avais d'autre projet en tête; mais la semaine dernière, comme j'étais avec les animaux, deux ecclésiastiques sont venus me demander le chemin de Genève; c'étaient deux étrangers qui ne connaissaient pas la contrée, et lorsque je leur eus indiqué le chemin, ils continuèrent la conversation avec moi. L'un d'eux a prétendu que j'étais un enfant de talent dont on pourrait faire quelque chose, et m'a demandé si j'aurais envie d'embrasser l'état ecclésiastique. J'ai répondu que l'envie ne me manquait pas, mais que j'avais un père qui devait en décider. Alors, ces messieurs ont fait un long détour jusqu'au village, où ils ont eu une conférence avec mon père, et la chose a été décidée. Puis ils sont partis en me disant qu'ils avaient à faire pour quelques jours à Genève, que je devais venir les y rejoindre au couvent des Franciscains, porte de Rive. J'y suis donc allé aujourd'hui, mais ces messieurs sont tous sortis pour la procession, et le frère portier m'a dit de revenir vers les midi. Telle est mon histoire. »

Il n'y avait nul doute que le garçon ne dit la vérité. La franchise de sa figure, la manière dont il s'exprimait, tout en donnait la preuve convaincante.

« Voilà, en effet, une autre affaire plus facile à saisir, dit le vieux monsieur d'un ton beaucoup plus bienveillant; mais ton père t'a assez mal équipé pour un si long voyage. — « Nous sommes si pauvres, répondit le garçon en baissant les yeux. — « Eh bien! il nous faut certainement faire quelque chose pour toi, poursuivit le marchand. Il y a trop loin de Genève à Rome pour franchir cette distance nus pieds, et, bien que ces messieurs les prêtres eussent pu te procurer une paire de souliers, maître Romilly a encore la bourse assez garnie pour te fournir une chaussure. Viens dans la maison, nous allons voir si elle te va. »

Les souliers en question allèrent aux pieds du pauvre Jean Allarmet aussi bien que si le meilleur cordonnier de Genève les eût faits exprès pour lui, et tandis que l'enfant, dans sa joie, ne savait que dire ni que faire, le petit Pierre, ou Pierre Romilly, ainsi s'appelait l'enfant du fripier, était sorti. Il rentra en apportant une paire de bas qu'il était allé demander à sa mère, et, en peu de minutes, le petit berger se trouva complètement chaussé, de sorte qu'il ne lui restait plus rien à désirer.

(La suite prochainement.)

Pour la rédaction : H. RENOU. L. MONNET.